

avaient préparé un service plus relevé, et tout mis en œuvre pour faire valoir avantageusement les mérites de leur ordre.

Le sermon avait été spécialement soigné, et pourtant, sait-on quelle fut l'appréciation de Paul Bourget à sa sortie de l'église, lorsqu'une personne lui demanda dans l'intimité ce qu'il avait pensé du prédicateur ?

— J'ai rarement, dit-il, entendu dire autant de choses sottes dans un aussi mauvais français.

Renseignements pris, le prédicateur en question n'était autre que le fameux Zacharie Lacasse, l'auteur des différentes *Mines*.

Et voilà où nous mènent les incartades insolentes de ces rögenteurs au petit pied qui entendent nous écraser sous leur malfaisante autocratie.

Un de ces castors-là demandait un jour à un bon catholique :

— Pourquoi ne pas vous joindre à nous pour défendre la religion ?

— Il y a l'Evêque, répondit-il ; il est là pour ça.

— Oui, reprit le castor en se rengorgeant, mais, QUAND L'EVÊQUE SE TROMPE !

Tout est là.

Le cléricalisme est notre pire ennemi.

DUROC.

## LA RUPTURE UNIVERSITAIRE

Le CANADA-REVUE a fait éclater, lui aussi, sa petite mine dans la sphère universitaire, et il n'a pas à se plaindre des résultats obtenus.

Nous n'avons pas agi en gâcheurs ni en brouillons, nous avons travaillé comme des bons garçons et des mineurs experts ; la preuve en est que nous avons avancé la besogne.

Les journaux qui avaient organisé la conspiration du silence autour des réclamations des professeurs sont enfin sortis du mutisme, et les doléances qu'on s'obstinait à taire sont devenues publiques.

Eh oui, depuis sept ans, l'Université-Laval de Montréal a droit à cinq cents par messe, et Dieu sait ce qu'il s'en dit. On prétend que cette contribution rapporte, bon an, mal an, six

mille dollars, ce qui représente quarante mille piastres.

D'un autre côté, l'Université-Laval a reçu pour sa part des biens des Jésuites quarante autre mille dollars, ce qui constitue quatre-vingt mille dollars.

Comment se fait-il donc, demandent les professeurs, les élèves et tous les intéressés, que l'on ne puisse pas obtenir un compte quelconque de ces sommes ?

Tout est entré dans le trésor du syndicat, et il est impossible d'en retrouver trace, et pendant ce temps les professeurs se morfondent sans traitement.

L'irritation de ceux-ci est très compréhensible.

Le clergé, disent-ils, a demandé à avoir la haute main sur l'instruction supérieure.

Nous y avons consenti, bon gré mal gré, parce que nous espérions trouver au moins une compensation à notre sacrifice dans les ressources qu'il mettrait à la disposition d'une œuvre aussi vivement sollicitée.

Mais non.

Non seulement le clergé ne débourse rien, mais encore, il empoche.

Lorsqu'on lui demande de contribuer aux dépenses, il se sauve à Québec demander des subsides à la Législature, c'est-à-dire une part des taxes au paiement des taxes qu'il ne contribue pas à solder.

C'est un jeu de dupe que celui-là, et l'attitude des facultés est parfaitement logique, c'est même la seule logique.

Si le clergé ne nous aide pas, disent-elles, à quoi bon nous embarrasser de lui ? Marchons tout seuls, fondons une université laïque.

S'il faut s'adresser au peuple ou au Parlement pour avoir des subventions, nous ferions aussi bien de le faire nous-mêmes sans nous astreindre à l'entremise de castors rapaces qui ne laissent plus ensuite sortir l'argent qu'ils ont englobé.

C'est une attitude essentiellement logique et digne.

Nous félicitons les professeurs de l'avoir adoptée.

UNIVERSITAIRE.